

1R  
870  
(1 à 10)

9 impressions populaires  
7 d'Orléans  
2 de Troyes



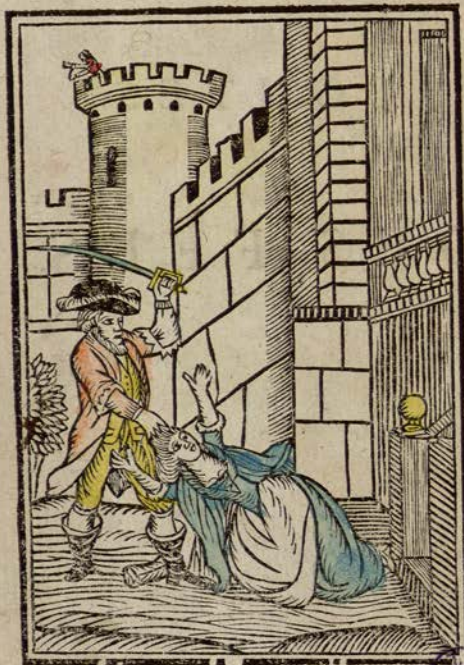
346-343-347-348-  
N<sup>os</sup> 349-350-35-351  
352-

Coulis

Tour 1<sup>re</sup> ..... 86  
2 ..... 86

10R  
870

CONTES  
DES FÉES.



BARBE BLEUE LUI DIT, IL FAUT MOURIR.

1755  
1815

92-451  
CONTES

10R  
870  
227 451

# DES FÉES,

CONTENANT

La Barbe bleue, la Belle au bois dormant,  
les Fées, le Chat botté, Cendrillon,  
Riquet à la Houpe, le Chaperon rouge,  
le petit Poucet.

PAR CHARLES PERRAULT  
de l'Académie Française.

TOM. I.



A.P.  
BIB

Se vend A ORLÉANS,

Chez LETOURMY, Libraire, place du  
Martroi, n.º 39.

vu

15  
542

# LA BARBE BLEUE,

## C O N T E.

**I**L étoit une fois un homme qui avoit de belles maisons à la ville & à la campagne, de la vaisselle d'or & d'argent, des meubles en broderie & des carrosses tous dorés; mais, par malheur, cet homme avoit la barbe bleue: cela le rendoit si laid & si terrible, qu'il n'étoit ni femme ni fille qui ne s'enfuit de devant lui. Une de ses voisine, dame de qualité, avoit deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, en lui laissant le choix de celle qu'elle voudroit lui donner. Elles n'en vouloyent point toutes deux, et se le renvoyèrent l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtoit encore, c'est qu'il avoit déjà épousé plusieurs femmes, & qu'on ne savoit pas ce que ces femmes étoient devenues. La Barbe bleue, pour faire connoissance, les mena avec leur mère, & trois ou quatre de leurs meilleures amies & quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on demeu-

ra huit jours entiers. Ce n'étoit que promenades, que parties de chasse & de pêche, que danses & festins, que collations: on ne dormoit point, et on passoit toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres; enfin tout alla si bien que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avoit plus la barbe si bleue, & que c'étoit un fort honnête homme. Dès que l'on fut de retour à la ville, le mariage se conclut. Au bout d'un mois, la Barbe bleue dit à sa femme qu'il étoit obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence; qu'il la prioit de se bien divertir pendant son absence; qu'elle fit venir ses bonnes amies, qu'elle les menât à la campagne si elle vouloit, que par-tout elle fît bonne chère. Voilà, lui dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles; voilà celles de la vaisselle d'or & d'argent qui ne sert pas tous les jours; voilà celles de mes coffres forts, où est mon or & mon argent, celles de mes caissettes où sont mes pierreries; & voilà le passe-par-tout de tous les appartemens. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas: ouvrez tout, allez par-tout; mais pour ce petit cabinet, je vous défends

d'y entrer, & je vous le défends de telle forte, que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venoit d'être ordonné; & lui, après l'avoir embrassée, il monte dans son carrosse, & part pour son voyage. Les voisines & les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât querir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avoient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y étoit, à cause de sa barbe bleue qui leur faisoit peur. Les voilà aussi-tôt à parcourir les chambres, les cabinets, les gardes-ropes, toutes plus belles & plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux gardes-meubles, où elles ne pouvoient assez admirer le nombre & la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des tables & des miroirs, où l'on se voyoit depuis les pieds jusqu'à la tête, & dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent & de vermeil doré, étoient les plus belles & les plus magnifiques qu'on eût jamais vues, elles ne cessèrent d'exagérer & d'en vider le bonheur de leur amie, qui cependant ne se divertissoit point à voir toutes ces

richesses, à cause de l'impatience qu'elle avoit d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas. Elle fut si pressée de sa curiosité, que, sans considérer qu'il étoit malhonnête de quitter sa compagnie, elle descendit par un escalier dérobé, & avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Etant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son mari lui avoit faite, & considérant qu'il pourroit lui arriver malheur d'avoir été défobéissante; mais la tentation étoit si forte, qu'elle ne put la surmonter: elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étoient fermées; après quelques momens, elle commença à voir que le plancher étoit tout couvert de sang caillé, dans lequel se miroient les corps de plusieurs femmes mortes, & attachées le long des murs: c'étoient toutes les femmes que la Barbe bleue avoit épousées, & qu'il avoit égorgées l'une après l'autre. Elle pensa mourir de peur; et la clef du cabinet, qu'elle venoit de retirer de la ferrure, lui tomba de la main. Après avoir un peu repris ses sens, elle ramassa la clef, referma la porte, et monta à sa

chambre pour se remettre un peu; mais elle n'en pouvoit venir à bout, tant elle étoit émue. Ayant remarqué que la clef du cabinet étoit tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois; mais le sang ne s'en alloit point: elle eut beau la laver, & même la frotter avec du sable & avec du grès, il y demeura toujours du sang; car la clef étoit fée, & il n'y avoit pas moyen de la nettoyer tout-à-fait: quand on ôtoit le sang d'un côté, il revenoit de l'autre. La Barbe bleue revint de son voyage dès le soir même, & dit qu'il avoit reçu des lettres dans le chemin, qui lui avoient appris que l'affaire pour laquelle il étoit parti, venoit d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle étoit ravie de son prompt retour. Le lendemain il lui redemanda les clefs, & elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'étoit passé. D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est pas avec les autres? Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table. Ne manquez pas, dit la Barbe bleue, de me la donner tantôt. Après plusieurs remises, il fallut apporter la clef. La Barbe bleue l'ayant considérée, dit à sa femme: pourquoi y a-t-il du sang

sur cette clef ? Je n'en fais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort. Vous n'en savez rien, reprit la Barbe bleue ? je le fais bien, moi. Vous avez voulu entrer dans le cabinet ? Eh bien ! Madame, vous y entrerez, & irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues. Elle se jeta aux pieds de son mari, en pleurant & en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas été obéissante. Elle auroit attendri un rocher, belle & affligée comme elle étoit ; mais la Barbe bleue avoit un cœur plus dur qu'un rocher. Il faut mourir, Madame, lui dit-il, & tout-à-l'heure. Puisqu'il faut mourir, répondit-elle en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu. Je vous donne un demi-quart-d'heure, reprit la Barbe bleue, mais pas un moment davantage. Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa sœur, & lui dit : Ma sœur Anne, car elle s'appeloit ainsi, monte, je te prie, sur le haut de la tour, pour voir si mes frères ne viennent point : ils m'ont promis qu'ils me viendroient voir aujourd'hui ; & si tu les vois, fais leur signe de se hâter. La sœur Anne monta sur le haut de la tour ; & la pauvre affligée lui crioit de temps en

temps : *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?* Et la sœur Anne lui répondoit : *Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, & l'herbe qui verdoie.* Cependant la Barbe bleue, tenant un grand coutelas à sa main, crioit de toute sa force : Descends vite, ou je monterai là-haut. Encore un moment s'il vous plaît, lui répondoit sa femme ; & aussitôt elle crioit tout bas : *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?* Et la sœur Anne répondoit : *Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, & l'herbe qui verdoie.* Descends donc vite, crioit la Barbe bleue, ou je montrai là-haut. Je m'en vais, répondit la femme ; & puis elle crioit : *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?* Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci. Sont-ce mes frères ? Hélas ! non, ma sœur ; je vois un troupeau de moutons. Ne veux-tu pas descendre, crioit la Barbe bleue ? Encore un petit moment, répondit sa femme ; & puis elle crioit : *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?* Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté ; mais ils sont bien loin encore. Dieu soit loué ! s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères. Je leur fais signe tant que je puis de se hâter. La Barbe bleue se mit

à crier si fort, que toute la maison trembla. La pauvre femme descendit, & alla se jeter à ses pieds toute éplorée & toute échevelée. Cela ne fert de rien, dit la Barbe bleue, il faut mourir: puis la prenant d'une main par les cheveux, & de l'autre levant le coutelas en l'air, il alloit lui abattre la tête. La pauvre femme se tournant vers lui, & le regardant avec des yeux mourans, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir. Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu; & levant son bras.... Dans ce moment on heurta si fort à la porte, que la Barbe bleue s'arrêta tout court: on ouvrit & aussi-tôt on vit entrer deux cavaliers qui mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe bleue. Il reconnut que c'étoient les frères de sa femme, l'un dragon & l'autre mousquetaire: de sorte qu'il s'enfuit aussi-tôt pour se sauver; mais les deux frères le poursuivirent de si près, qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps, & le laissèrent mort. La pauvre femme étoit presque aussi morte que son mari, & n'avoit pas la force de se lever pour embrasser ses frères. Il se trouva que la Barbe bleue n'avoit point d'héritiers, et qu'ainsi sa femme demeura

maîtresse de tous ces biens. Elle en employa une partie à marier sa jeune sœur Anne avec un jeune gentilhomme dont elle étoit aimée depuis long-temps; une autre partie à acheter des charges de capitaines à ses deux frères; et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avoit passé avec la Barbe bleue.

## M O R A L I T É.

La curiosité, malgré tous ses attraits;  
 Coûte souvent bien des regrets;  
 On en voit tous les jours mille exemples paroître.  
 C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger:  
 Dès qu'on le prend, il cesse d'être;  
 Et toujours il coûte trop cher.

## A U T R E M O R A L I T É.

Pour peu qu'on ait l'esprit sensé;  
 Que du monde on sache le grimoire,  
 On voit bientôt que cette histoire  
 Est un conte du temps passé.  
 Il n'est plus d'époux si terrible,  
 Ni qui demande l'impossible:  
 Fût-il mal content & jaloux,  
 Près de sa femme on le voit s'iler doux:  
 Et de quelque couleur que sa barbe puisse être,  
 On a peine à juger qui des deux est le maître.

e

LA BELLE  
AU BOIS DORMANT,  
C O N T E.

**I**L y avoit une fois un Roi & une Reine, qui étoient si fâchés de ne n'avoir point d'enfans, si fâches qu'on ne sauroit dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde : vœux, pèlerinages, tout fut mis en œuvre, & rien n'y faisoit. Enfin pourtant la Reine devint grosse, & accoucha d'une fille. On fit un beau baptême; on donna pour marraines à la petite Princesse toute les Fées qu'on put trouver dans le pays (il s'en trouva sept), afin que chacune d'elle lui faisant un don, comme c'étoit la coutume des Fées en ce temps-là, la Princesse eût, par ce moyen, toutes les perfections imaginables. Après les cérémonies du baptême, toute la compagnie revint au palais du Roi, où il y avoit un grand festin pour les Fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif, où

il y avoit une cuiller, une fourchette & un couteau de fin or, garni de diamans & de rubis. Mais, comme chacun prenoit sa place à table, on vit entrer une vieille Fée qu'on n'avoit point priée, parce qu'il y avoit plus de cinquante ans qu'elle n'étoit sortie d'une tour, & qu'on la croyoit morte ou enchantée. Le Roi lui fit donner un couvert; mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avoit fait faire que sept pour les sept Fées. La vieille crut qu'on la méprisoit, & elle gromela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes Fées, qui se trouva auprès d'elle, l'entendit; & jugeant qu'elle pourroit donner quelque fâcheux don à la petite Princesse, alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, & de pouvoir réparer, autant qu'il lui seroit possible, le mal que la vieille auroit fait. Cependant les Fées commencèrent à faire leurs dons à la Princesse. La plus jeune lui donna pour don, qu'elle seroit la plus belle personne du monde; celle d'après, qu'elle auroit de l'esprit comme un ange; la troisième, qu'elle auroit une grace admirable à tout ce qu'elle feroit; la quatrième, qu'elle danseroit parfaitement bien; la cin-

quième, qu'elle chanteroit comme un rossignol; & la sixième, qu'elle joueroit de toutes sortes d'instrumens dans la dernière perfection. Le rang de la vieille Fée étant venu, elle dit en branlant la tête, avec plus de dépit que de vieillesse, que la Princesse se perceroit la main d'un fuseau, & qu'elle en mourroit. Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, & il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment la jeune Fée sortit de derrière la tapisserie, & dit tout haut ces paroles: Rassurez-vous, Roi & Reine, votre fille n'en mourra pas; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour defaire entièrement ce que mon ancienne a fait: la Princesse se percera la main d'un fuseau; mais, au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un Roi viendra la réveiller. Le Roi, pour tâcher d'éviter ce malheur annoncé par la vieille, fit publier aussi tôt un édit, par lequel il défendoit à toutes personnes de filer au fuseau, ni d'avoir des fuseaux chez soi, sous peine de la vie. Au bout de quinze ou seize ans, le Roi & la Reine étant allés à une de leurs maisons de plaisance, il arriva que la jeune Princesse mourant un jour dans le château, & mont

tant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un donjon, dans un petit galetas où une bonne vieille étoit seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avoit point ouï parler des défenses que le Roi avoit faites de filer au fuseau. Que faites-vous là, ma bonne femme, dit la Princesse? Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille, qui ne la connoissoit pas. Ah! que cela est joli! reprit la Princesse: comment faites-vous? donnez-moi que je voie si j'en ferois bien autant. Elle n'eut pas plutôt pris le fuseau, que comme elle étoit fort vive, un peu étourdie, & que d'ailleurs l'arrêt des Fées l'ordonnoit ainsi, elle s'en perça la main, & tomba évanouie. La bonne vieille, bien embarrassée, cria au secours: on vient de tous côtés; on jette de l'eau au visage de la Princesse, on la délace, on lui frappe dans les mains, on lui frotte les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie: mais rien ne la faisoit revenir. Alors le Roi, qui étoit monté au bruit, se souvint de la prédiction des Fées, & jugeant bien qu'il falloit que cela arrivât, puisque les Fées l'avoient dit, fit mettre la Princesse dans le plus bel appartement du palais, sur un lit en broderie d'or & d'argent. On eût dit un ange, tant elle étoit belle; car son éva-

nouissement n'avoit pas ôté les couleurs vives de son teint: ses joues étoient incarnates, & ses lèvres comme du corail; elle avoit seulement les yeux fermés, mais on l'entendoit respirer doucement, ce qui faisoit voir qu'elle n'étoit pas morte. Le Roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue. La bonne Fée qui lui avoit sauvé la vie, en la condamnant à dormir cent ans, étoit dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva à la Princesse; mais elle en fut avertie en un instant par un petit nain qui avoit des bottes de sept lieues (c'étoient des bottes avec lesquelles on faisoit sept lieues d'une seule enjambée). La Fée partit aussi-tôt, & on la vit au bout d'une heure arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le Roi lui alla présenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avoit fait; mais comme elle étoit grandement prévoyante, elle pensa que quand la Princesse viendrait à se réveiller, elle seroit bien embarrassée toute seule dans ce vieux château: voici ce qu'elle fit. Elle toucha de sa baguette tout ce qui étoit dans ce château (hors le Roi & la Reine), gouvernantes, filles d'honneur, femmes-de-

chambre, gentilshommes, officiers, maîtres-d'hôtel, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets-de-pied; elle toucha aussi tous les chevaux qui étoient dans les écurie, avec les palfreniers, les gros mâtins de la basse cour, & la petite *Pouffe*, petite chienne de la Princesse, qui étoit auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être tous prêts pour la servir quand elle en auroit besoin. Les broches même qui étoient au feu, toutes pleines de perdrix & de faisans, s'endormirent, & le feu aussi. Tout cela se fit en un moment: les Fées n'étoient pas longues à leur besognes. Alors le Roi & la Reine, après avoir baisé leur chère enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du château, & firent publier des défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étoient pas nécessaires; car il crût dans un quart-d'heure tout autour du patc une si grande quantité de grands arbres & de petits, de ronces & d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni hommes n'y auroit pu passer: enforte qu'on ne voyoit plus que le haut des tours du château, encore n'étoit-ce que de bien loin. On ne douta point

que la Fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la Princesse, pendant qu'elle dormiroit, n'eût rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du Roi qui régnoit alors, & qui étoit d'une autre famille que la Princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'étoit que des tours qu'il voyoit au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu'il en avoit ouï parler : les uns disoient que c'étoit un vieux château où revenoit des esprits ; les autres, que tous les forciers de la contrée y faisoient leur sabbat. La plus commune opinion étoit qu'un Ogre y demuroit, & que là il emportoit tous les enfans qu'il pouvoit attraper, pour les pouvoir manger à son aise & sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois. Le Prince ne savoit qu'en croire, lorsqu'un vieux payfan prit la parole, & lui dit : Mon Prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père qu'il y avoit dans ce château une Princesse, la plus belle qu'on eût su voir ; qu'elle y devoit dormir cent ans, & qu'elle seroit réveillée par le fils d'un Roi, à qui elle étoit réservée. Le jeune Prince à ce dis-

cours se sentit tout de feu ; il crut sans balancer, qu'il mettroit fin à une si belle aventure ; & , poussé par l'amour & par la gloire, il résolut de voir sur le champ ce qui en étoit. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces & ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laisser passer. Il marche vers le château qu'il voyoit au bout d'une grande avenue où il entra ; & ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avoient pu suivre, parce que les arbres s'étoient rapprochés des qu'il avoit été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin : un Prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord étoit capable de le glacer de crainte. C'étoit un silence affreux : l'image de la mort s'y présentoit par-tout ; & ce n'étoient que des corps étendus d'hommes & d'animaux qui paroïssent morts. Il reconnu pourtant bien aux nez bourgeonnés & à la face vermeille des suisses, qu'ils n'étoient qu'endormis ; & leurs tasses où il y avoit encore du vin, monroient assez qu'ils s'étoient endormis en buvant. Il passa une grande cour pavée de marbre : il monte l'escalier ; il entre dans la salle des gardes qui étoient rangés en

haïe, la carabine sur l'épaule, & ronflant de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres pleines de gentilshommes & de dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis. Il entre dans une chambre toute dorée; & il vit sur un lit, dont les rideaux étoient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu: une Princesse qui paroïssoit avoir quinze ou seize ans, & dont l'éclat resplendissant avoit quelque chose de lumineux & de divin. Il s'approcha en tremblant & admirant, & se mit à genoux auprès d'elle. Alors, comme la fin de l'enchantement étoit venue, la Princesse s'éveilla; & le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne sembloit le permettre: Est-ce vous, mon Prince, lui dit-elle? vous vous êtes bien fait attendre. Le Prince, charmé de ces paroles, & plus encore de la manière dont elles étoient dites, ne savoit comment lui témoigner sa joie & sa reconnoissance; il l'assura qu'il l'aimoit plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés; ils en plurent davantage: un peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il étoit plus embarrassé qu'elle, & l'on ne doit pas s'en étonner: elle avoit eu le temps de songer à ce qu'elle auroit à lui dire; car il y a apparence (l'histoire n'en

dit pourtant rien) que la bonne Fée, pendant un si long sommeil, lui avoit procuré le plaisir des songes agréables. Enfin il y avoit quatre heures qu'ils se parloient, & ils ne s'étoient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avoient à se dire.

Pendant tout le palais s'étoit réveillé avec la Princesse: chacun songeoit à faire sa charge; & comme ils n'étoient pas tous amoureux, ils mouroient de faim. La dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impacienta & dit tout haut à la Princesse que la viande étoit servie. Le Prince aida la Princesse à se lever: elle étoit toute habillée, & fort magnifiquement; mais il se garda bien de lui dire qu'elle étoit habillée comme ma mère-grand, & qu'elle avoit un collet monté: elle n'en étoit pas moins belle. Ils passèrent dans un salon de miroirs, & y soupèrent servis par les officiers de la Princesse. Les violons & les hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus; & après souper, sans perdre de temps, le grand-aumônier les maria dans la chapelle du château, & la dame d'honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu: la Princesse n'en avoit pas grand besoin; & le Prince la quitta dès le

matin pour retourner à la ville, où son père devoit être en peine de lui. Le Prince lui dit qu'en chassant il s'étoit perdu dans la forêt, & qu'il avoit couché dans la hutte d'un charbonnier, qu'il lui avoit fait manger du pain noir & du fromage. Le Roi son père, qui étoit bon homme, le crut: mais sa mère n'en fut pas bien persuadée; & voyant qu'il alloit presque tous les jours à la chasse, & qu'il avoit presque toujours une raison en main pour s'excuser, quand il avoit couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eût quelque amourette; car il vécut avec la Princesse plus de deux ans entiers, en eût deux enfans, dont le premier qui étoit une fille fut nommée *Aurore*, & le second un fils, qu'on nomma le *Jour*, parcequ'il paroïssoit encore plus beau que sa sœur. La Reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu'il falloit se contenter dans la vie; mais il n'osa jamais se fier à elle de son secret: il la craignoit, quoiqu'il l'aimât; car elle étoit de race Ogresse; & le Roi ne l'avoit épousée qu'à cause de ses grands biens. On disoit même tout bas à la cour, qu'elle avoit les inclinations des Ogres, & qu'en voyant passer des petits enfans, elle avoit toutes les peines du monde à se retenir de se jeter

sur

sur eux: ainsi le Prince ne voulut jamais rien dire. Mais quand le Roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, & qu'il se vit le maître, il déclara publiquement son mariage, & alla en grande cérémonie querir la Reine, sa femme, dans son château. On lui fit une entrée magnifique dans la ville capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfans. Quelque temps après, le Roi alla faire la guerre à l'empereur Catalabutte, son voisin. Il laissa la régence du royaume à la Reine sa mère, & lui recommanda fort sa femme & ses enfans. Il devoit être à la guerre tout l'été; & dès qu'il fut parti, la Reine-mère envoya sa bru & ses enfans à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quelques jours après, & dit un soir à son maître-d'hôtel: je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. Ah! Madame, dit le maître-d'hôtel. Je le veux, dit la Reine (& elle le dit d'un ton d'Ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche), & je la veux manger à la sauce Robert. Ce pauvre homme, voyant bien qu'il ne falloit pas se jouer à une Ogresse, prit son grand couteau, & monta à la chambre de la petite Aurore: elle avoit pour lors quatre ans, & vint en sautant & en

C

riant se jeter son cou, & lui demandant du bonbon. Il se mit à pleurer, le couteau lui tomba des mains; & il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, & lui fit une si bonne sauce, que sa maîtresse l'assura qu'elle n'avoit jamais rien mangé de si bon. Il avoit emporté en même temps la petite Aurore, & l'avoit donnée à sa femme, pour la cacher dans le logement qu'elle avoit au fond de la basse-cour. Huit jours après, la méchante Reine dit à son maître-d'hôtel: Je veux manger à mon souper le petit Jour. Il ne repliqua pas, résolu de la tromper comme l'autre fois. Il alla chercher le petit Jour, & le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisoit des armes avec un gros singe: il n'avoit pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme, qui le cacha avec la petite Aurore, & donna à la place du petit Jour, un petit chevereau fort tendre, que l'Ogresse trouva admirablement bon.

Cela étoit fort bien allé jusques-là; mais un soir cette méchante Reine dit au maître-d'hôtel: Je veux manger la Reine à la même sauce que ses enfans. Ce fut alors que le pauvre maître-d'hôtel désespéra de la pouvoir encore tromper. La jeune Reine avoit vingt ans passés, sans compter les cent ans

qu'elle avoit dormi: sa peau étoit un peu dure, quoique belle & blanche; & le moyen de trouver dans la ménagerie une bête aussi dure que cela! Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la Reine, & monta dans sa chambre, dans l'intention de n'en pas faire à deux fois. Il s'excitoit à la fureur, & entra le poignard à la main dans la chambre de la jeune Reine: il ne voulut pourtant point la surprendre, & il lui dit avec beaucoup de respect l'ordre qu'il avoit reçu de la Reine mère. Faites, faites, lui dit-elle, en lui tendant le cou, exécutez l'ordre qu'on vous a donné; j'irai revoir mes enfans, mes pauvres enfans que j'ai tant aimés: elle les croyoit morts depuis qu'on les avoit enlevés sans lui rien dire. Non, non, Madame, lui répondit le pauvre maître-d'hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, & vous ne laisserez pas d'aller revoir vos enfans; mais ce sera chez moi, où je les ai cachés, & je tromperai encore la Reine, en lui faisant manger une jeune biche en votre place. Il la mena aussi-tôt à sa chambre, où, la laissant embrasser ses enfans & pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la Reine mangea à son souper, avec le même appétit que si c'eût été la jeune Reine. Elle étoit bien contente de sa cruau-

ré; & elle se préparoit à dire au Roi, à son retour, que les loups enragés avoient mangé la Reine sa femme, & ses deux enfans.

Un soir qu'elle rodoit à son ordinaire dans les cours & basses-cours du château, pour y haleiner quelque viande fraîche, elle entendit dans une salle basse le petit Jour qui pleuroit, parce que la Reine, sa mère, le vouloit faire fouetter, a cause qu'il avoit été méchant; & elle entendit aussi la petite Aurore qui demandoit pardon pour son frère. L'Ogresse reconnut la voix de la Reine & de ses enfans; & furieuse d'avoir été trompée, elle commande dès le lendemain au matin, avec une voix épouvantable qui faisoit trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres & de serpens, pour y faire jeter la Reine & ses enfans, le maître-d'hôtel, sa femme & sa servante: elle avoit donné ordre de les amener les mains liées derrière le dos. Ils étoient là, & les bourreaux se préparoient à les jeter dans la cuve, lorsque le Roi, qu'on n'attendoit pas si-tôt, entra dans la cour à cheval; il étoit venu en poste, & demanda tout étonné ce que vouloit dire cet horrible spectacle. Personne n'osoit l'en instruire, quand

L'Ogresse, enragée de voir ce qu'elle voyoit, se jeta elle-même la tête la première dans la cuve, & fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avoit fait mettre. Le Roi ne laissa pas d'en être fâché; elle étoit sa mère; mais il s'en contola bientôt avec sa belle femme & ses enfans.

## M O R A L I T É.

Attendre quelque temps pour avoir un époux

Riche, bien fait, galant & doux,

La chose est assez naturelle;

Mais l'attendre cent ans, & toujours en dormant,

On ne trouve plus de femelle

Qui dormit si tranquillement.

La fable semble encor vouloir nous faire entendre

Que souvent de l'hymen les agréables nœuds,

Pour être différés n'en font pas moins heureux,

Et qu'on ne perd rien pour attendre;

Mais le sexe avec tant d'ardeur

Aspire à la foi conjugale,

Que je n'ai pas la force ni le cœur

De lui prêcher cette morale.

## LES FÉES,

## CONTE.

**L** étoit une fois une veuve qui avoit deux filles : l'aînée lui ressembloit si fort & d'humeur & de visage, que qui la voyoit, voyoit la mère. Elles étoient toutes deux si désagréables & si orgueilleuses, qu'on ne pouvoit vivre avec elles. La cadette, qui étoit le vrai portrait de son père pour la douceur & pour l'honnêteté, étoit avec cela une des plus belles fille qu'on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mère étoit folle de sa fille aînée, & en même temps avoit une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisoit manger à la cuisine, & travailler sans cesse.

Il falloit, entre autres choses, que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis, & qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle étoit à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme

qui la pria de lui donner à boire. Oui-dà, ma bonne mère, dit cette belle fille; & rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, & la lui présenta, soutenant toujours la cruche, afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme ayant bu, lui dit : Vous êtes si belle, si bonne & si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don. (car c'étoit une Fée qui avoit pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où iroit l'honnêteté de cette jeune fille.) Je vous donne pour don, poursuivit la Fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur, ou une pierre précieuse. Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine. Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si long tems; & en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles & deux gros diamans. Que vois-je là, dit sa mère toute étonnée? je crois qu'il lui sort de la bouche des perles des diamans! D'où vient cela, ma fille? (Ce fut là la première fois qu'elle l'appela sa fille.) La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qu'il lui étoit arrivé, non sans jeter une infinité de

diamans. Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur quand elle parle: ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, & quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement. Il me seroit beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine! Je veux que vous y alliez, reprit la mère, & tout-à-l'heure. Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plutôt arrivée à la fontaine, qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire; c'étoit la même Fée qui avoit apparu à sa sœur, mais qui avoit pris l'air & les habits d'une princesse, pour voir jusqu'où iroit la malhonnêteté de cette fille. Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire? Justement, j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à Madame; j'en suis d'avis: buvez à même si vous voulez. Vous n'êtes guère honnête, reprit la Fée sans se mettre en colère. Eh bien! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don, qu'à chaque pa-

role que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent, ou un crapand. D'abord que sa mère l'aperçut, elle lui cria: eh bien! ma fille? Eh bien! ma mère, lui répondit la brutale, en jettant deux vipères & deux crapauds. O ciel! s'écria la mère, que vois-je là? C'est sa sœur qui en est cause: elle me le paiera, & aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, & alla se sauver dans la forêt prochaine. Le fils du Roi, qui revenoit de la chasse, la rencontra, & la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisoit là toute seule, & ce qu'elle avoit à pleurer? Hélas! Monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. Le fils du Roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles & autant de diamans, la pria de lui dire d'où cela lui venoit. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du Roi en devint amoureux, & considérant qu'un tel don valoit mieux que tout ce qu'on pouvoit donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du Roi son père, où il l'épousa. Pour sa sœur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle; & la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

## M O R A L I T É.

Les diamans & les pistoles  
Peuvent beaucoup sur les esprits ;  
Cependant les douces paroles  
Ont encore plus de force, & sont d'un plus grand  
prix.

## A U T R E M O R A L I T É.

L'honnêteté coûte des soins,  
Et veut un peu de complaisance ;  
Mais tôt ou tard elle a sa récompense,  
Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins

---

Z

LE MAITRE CHAT,  
O U  
LE CHAT BOTTÉ,  
C O N T E.

**U**N meunier ne laissa pour tous biens à trois enfans qu'il avoit, que son moulin, son âne & son chat. Les partages furent bientôt faits : ni le notaire, ni le procureur

n'y furent point appelés ; ils auroient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le Moulin, le second eut l'Âne, & le plus jeune n'eut que le Chat. Ce dernier ne pouvoit se consoler d'avoir un si pauvre lot. Mes frères, disoit-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble ; pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat, & que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. Le Chat qui entendoit ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, lui dit d'un air posé & sérieux : Ne vous affligez point, mon maître ; vous n'avez qu'à me donner un sac, & me faire faire une paire de bottes pour aller dans les broussailles, & vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. Quoique le Maître du Chat ne fît pas grand fond là-dessus, il lui avoit vu faire tant de tours de souplesse pour prendre des rats & des souris, comme quand il se pendoit par les pieds, ou qu'il se cachoit dans la farine pour faire le mort, qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans sa misère. Lorsque le Chat eut ce qu'il avoit demandé, il se botta bravement, & mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, & s'en alla dans une garenne où il y avoit grand nom-

bre de lapins. Il mit du pain & des lacerons dans son sac, & s'étendant comme s'il eut été mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vint se fourrer dans son sac pour manger ce qu'il y avoit mis. A peine fut-il couché, qu'il eut contentement : un jeune étourdi de lapin entra dans son sac ; & le maître Chat, tirant aussi-tôt les cordons, le prit, & le tua sans miséricorde. Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le Roi, & demanda à lui parler. On le fit monter à l'appartement de sa Majesté, où étant entré il fit une grande révérence au Roi, & lui dit : Voilà, Sire, un lapin de garenne que M. le marquis de Carabas (c'étoit le nom qu'il lui prit en gré de donner à son maître) m'a chargé de vous présenter de sa part. Dis à ton maître, répondit le Roi, que je le remercie, & qu'il me fait plaisir. Une autre fois il alla se cacher dans un bled, tenant toujours son sac ouvert ; & lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons, & les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au Roi comme il avoit fait du lapin de garenne. Le Roi reçut encore avec plaisir les deux perdrix, & lui fit donner pour boire. Le Chat continua ainsi, pendant deux ou trois mois, de porter

de temps en temps au Roi, du gibier de la chasse de son maître. Un jour qu'il fut que le Roi devoit aller à la promenade sur le bord de la rivière, avec sa fille, la plus belle Princesse du monde, il dit à son maître : Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite ; vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière, à l'endroit que je vous montrerai, & ensuite me laisser faire. Le marquis de Carabas fit ce que son Chat lui conseilloit, sans savoir à quoi cela seroit bon. Dans le temps qu'il se baignoit, le Roi vint à passer ; & le Chat se mit à crier de toute sa force : Au secours ! au secours ! voilà M. le marquis de Carabas qui se noye. A ce cri le Roi mit la tête à la portière, & reconnoissant le Chat qui lui avoit apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu'on allât vite au secours de M. le marquis de Carrbas. Pendant qu'on retiroit le pauvre Marquis de la rivière, le Chat s'approchant du carosse, dit au Roi que, dans le temps que son maître se baignoit, il étoit venu des voleurs qui avoient emportés ses habits, quoiqu'il eût crié au voleur de tout sa force : le drôle les avoit cachés sous une grosse pierre. Le Roi ordonna aussi-tôt aux officiers de sa garde-robe d'aller querir un de ses plus

beaux habits pour M. le marquis de Carabas. Le Roi lui fit mille caresses; & , comme les beaux habits qu'on venoit de lui donner relevoient sa bonne mine (car il étoit beau & bien fait de sa personne), la fille du Roi le trouva fort à son gré; & le marquis de Carabas ne lui eut pas plutôt jetté deux ou trois regards fort respectueux & un peu tendres, qu'elle en devint amoureuse à la folie. Le Roi voulut qu'il montât dans son carosse, & qu'il fût de la promenade. Le Chat ravi de voir que son dessein commençoit à réussir, prit les devants; & ayant rencontré des paysans qui fauchoient un pré, il leur dit: *Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au Roi que le pré que vous fauchez appartient à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté.* Le Roi ne manqua pas de demander aux faucheurs à qui étoit ce pré qu'ils fauchoient. C'est à M. le marquis de Carabas, dirent-ils tous ensemble; car la menace du Chat leur avoit fait peur. Vous avez là un bel héritage, dit le Roi au marquis de Carabas. Vous voyez, Sire, répondit le marquis; c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. Le maître Chat qui alloit toujours devant; rencontra des moissonneurs & leur dit:

*Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces bleds appartiennent à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté.* Le Roi qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenoient tous les bleds qu'il voyoit. C'est à M. le marquis de Carabas, répondirent les moissonneurs; & le Roi s'en rejouit encore avec le marquis. Le Chat, qui alloit devant le carosse, disoit toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontroit; & le Roi étoit étonné des grands biens de M. le marquis de Carabas. Le maître Chat arriva enfin dans un beau château, dont le maître étoit un Ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu; car toutes les terres par où le Roi avoit passé étoient de la dépendance de ce château. Le chat eut soin de s'informer qui étoit cet Ogre, & ce qu'il favoit faire, & demanda à lui parler, disant qu'il n'avoit pas voulu passer si près de son château sans avoir l'honneur de lui faire la révérence. L'Ogre le reçut aussi civilement que le peut un Ogre, & le fit reposer. On m'a assuré, dit le Chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant? Cela est vrai, répondit l'Ogre brusquement; & pour vous

le montrer, vous m'allez voir devenir lion. Le Chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna aussi-tôt les gouttières, non sans peine & sans péril, à cause de ses bottes qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles. Quelque temps après le Chat, ayant vu que l'Ogre avoit quitté sa première forme, descendit, & avoua qu'il avoit eu bien peur. On m'a assuré encore, dit le Chat, mais je ne saurois le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux; par exemple, de vous changer en un rat, en une souris: je vous avoue que je tiens cela tout-à-fait impossible. Impossible, reprit l'Ogre? vous allez voir; & en même temps il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il se jeta dessus, & la mangea. Cependant le Roi, qui vit en passant le beau château de l'Ogre, voulut entrer dedans. Le Chat, qui entendit le bruit du carosse qui passoit sur le pont-levis, courut au-devant, & dit au Roi: Votre Majesté soit la bien-venue dans ce château de M. le Marquis de Carabas. Comment, M. le Marquis, s'écria le Roi, ce château est encore à vous? Il ne se peut rien de plus beau que cette cour, & que tous ces bâtimens qui l'environnent:

ronnent: voyons les dedans, s'il vous plaît. Le Marquis donna la main à la jeune Princesse, &, suivant le Roi qui montoit le premier, ils entrèrent dans une grande salle, où ils trouvèrent une magnifique collation, que l'Ogre avoit fait préparer pour ses amis qui le devoient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avoient, pas osé entrer, sachant que le Roi y étoit. Le Roi, charmé des bonnes qualités de M. le marquis de Carabas, de même que sa fille qui en étoit folle, & voyant les grands biens qu'il possédoit, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups: Il ne tiendra qu'à vous, M. le Marquis, que vous ne soyez mon gendre. Le Marquis faisant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faisoit le Roi; & dès le même jour il épousa la Princesse. Le Chat devint grand seigneur, & ne courut plus après les souris que pour se divertir.

## M O R A L I T É.

Quelque grand que soit l'avantage  
De jouir d'un riche héritage  
Venant à nous de père en fils;  
Aux jeunes gens pour l'ordinaire,  
L'industrie & le savoir-faire  
Valent mieux que des biens acquis.

## A U T R E M O R A L I T É.

Si le fils d'un meûnier, avec tant de vitesse,  
Gagne le cœur d'une princesse,  
Et s'en fait regarder avec des yeux mourans;  
C'est que l'habit, la mine & la jeunesse,  
Pour inspirer de la tendresse  
Ne sont pas des moyens toujours indifférens.

## CENDRILLON,

O U L A P E T I T E

PANTOUFLE DE VERRE,

C O N T E.

**L** étoit une fois un Gentilhomme, qui épousa en secondes noccs une femme, la plus hautaine & la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avoit deux filles de son humeur, & qui lui ressembloient en toutes choses. Le mari avoit de son côté une jeune fille, mais d'une douceur & d'une bonté sans exemple: elle tenoit cela de sa mère, qui étoit la meilleure personne du monde.

Les noccs ne furent pas plutôt faites, que la belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur; elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendoient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maison: c'étoit elle qui nettoyoit la vaisselle & les montées, qui frottoit la chambre de Madame, & celles de mesdemoiselles ses filles: elle couchoit tout au haut de la maison dans un grenier, sur un méchante paille, pendant que ses sœurs étoient dans des chambres parquetées, où elles avoient des lits des plus à la mode, & des miroirs où elles se voyoient depuis les pieds jusqu'à la tête. La pauvre fille souffroit tout avec patience, & n'osoit se plaindre à son père, qui l'auroit grondée, parce que sa femme le gouvernoit entièrement. Lorsqu'elle avoit fait son ouvrage, elle alloit se mettre au coin de la cheminée, & s'asseoir dans les cendres, ce qui faisoit qu'on l'appeloit communément dans le logis *Cucendron*: la cadette, qui n'étoit pas si malhonnête que son aînée, l'appeloit *Cendrillon*. Cependant, *Cendrillon*, avec ses méchans habits, ne laissoit pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vêtues très-magnifiquement.

Il arriva que le fils du Roi donna un bal,

& qu'il en pria toutes les personnes de qualité; nos deux demoiselles en furent aussi priées; car elles faisoient grande figure dans le pays. Les voilà bien aise, & bien occupées à choisir les habits & les coëffures qui leur fiéroient le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon; car c'étoit elle qui repassoit le linge de ses sœurs, & qui godronnoit leurs manchettes. On ne parloit que de la manière dont on s'habilleroit. Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge, & ma garniture d'Angleterre. Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire; mais en récompense je mettrai mon manteau à fleurs d'or, & ma barrière de diamans, qui n'est pas des plus indifférentes. On envoya querir la bonne coëffeuse, pour dresser les cornettes à deux rangs, & on fit acheter des mouchoirs de la bonne faiseuse. Elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis; car elle avoit le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, & s'offrit même à les coëffer; ce qu'elles voulurent bien. Et les coëffant, elles lui disoient: Cendrillon, serois-tu bien-aise d'aller au bal? Hélas! Mesdemoiselles, vous vous moquez de moi: ce n'est pas ce qu'il me faut. Tu as raison; on riroit bien, si on voyoit un Cucendron aller au bal. Une

autre que Cendrillon les auroit coëffées de travers; mais elle étoit bonne, & elle les coëffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger tant elles étoient transportées de joie: on rompit plus de douze lacets, à force de les ferrer pour leur rendre la taille plus menue, & elles étoient toujours devant leur miroir. Enfin l'heureux jour arriva: on partit, & Cendrillon les suivit des yeux le plus long-temps qu'elle put; & lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa Marraine, qui la vit toute en pleurs, lui demanda ce qu'elle avoit. Je voudrois bien.... je voudrois bien.... Elle pleuroit si fort, qu'elle ne put achever. Sa Marraine, qui étoit Fée, lui dit: Tu Voudrois bien aller au bal, n'est-ce pas? Hélas! oui, dit Cendrillon en soupirant. Eh bien! seras-tu bonne fille, dit sa Marraine, je t'y ferai aller? Elle la mena dans sa chambre, & lui dit: Va dans le jardin, & apporte-moi une citrouille. Cendrillon alla aussi tôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver, & la porta à sa Marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille là pourroit faire aller au bal. Sa Marraine la creusa; & n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, & la citrouille fut aussi-tôt changée en un beau carosse tout

doré. Ensuite elle alla regarder dans sa fouricière, où elle trouva six fouris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la fouricière, & à chaque fouris qui sortoit, lui donnoit un coup de sa baguette, & la fouris étoit aussi-tôt changée en un beau cheval, ce qui fit un bel attelage de six chevaux, d'un beau gris de fouris pommelé. Comme elle étoit en peine de quoi elle feroit un cocher: Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point quelque rat dans la ratière; nous en feront un cocher. Tu as raison, dit sa Marraine, va voir. Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avoit trois gros rats. La Fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe; & l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher, qui avoit une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vues. Ensuite elle lui dit: Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir; apporte-les-moi. Elle ne les eut pas plutôt apportés, que la Marraine les changea en six laquais, qui montèrent aussi-tôt derrière le carosse avec leurs habits chamarrés, & qui s'y tenoient attachée, comme s'il n'eussent fait autre chose de toute leur vie. La Fée dit alors à Cendrillon: Eh bien! voilà de quoi aller au bal; n'es-tu pas bien aise? Oui, mais est-

ce que j'irai comme cela avec mes vilains habits? Sa Marraine ne fit que la toucher avec sa baguette; & en même temps ses habits furent changés en des habits de drap d'or & d'argent tout chamarrés de pierreries: elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carosse; mais sa Marraine lui recommanda sur toutes choses de ne pas passer minuit, l'avertissant que si elle demeurait au bal un moment davantage, son carosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des fouris, ses laquais lézards, & que ses vieux habits reprendroient leur première forme. Elle promit à sa Marraine qu'elle ne manqueroit pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joie. Le fils du Roi qu'on alla avertir qu'il venoit d'arriver une grande Princesse qu'on ne connoissoit point, il courut la recevoir; il lui donna la main à la descente du carosse, & la mena dans la salle où étoit la compagnie. Il se fit alors un grand silence: on cessa de danser, & les violons ne jouèrent plus, tant on étoit attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue: on n'entendoit qu'un bruit confus: Ah! qu'elle est belle! Le Roi même tout vieux qu'il étoit, ne laissoit pas de la

regarder, & de dire tout bas à la Reine, qu'il y avoit long temps qu'il n'avoit vu une si belle & si aimable personne. Toutes les dames étoient attentives à considérer sa coëffure & ses habits, pour en avoir dès le lendemain de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles & des ouvriers assez habiles. Le fils du Roi la mit à la place la plus honorable, & ensuite la prit pour la mener danser: elle dansa avec tant de grace qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune Prince ne mangea point, tant il étoit occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs, & leur fit mille honnêtetés: elle leur fit part des oranges & des citrons que le Prince lui avoit donnés; ce qui les étonna fort, car elles ne la connoissoient point. Lorsqu'elles causoient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts: elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie, & s'en alla le plus vite qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa Marraine; & après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiteroit bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du Roi l'en avoit priée. Comme elle étoit occupée à raconter à sa Marraine tout ce qui c'étoit passé au bal,

les deux sœurs heurtèrent à la porte: Cendrillon leur alla ouvrir. Que vous êtes long-temps à revenir, leur dit elle en bâillant, en se frottant les yeux, & en s'étendant comme si elle n'eut fait que de se réveiller! Elle n'avoit cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'étoient quittées. Si tu étois venue au bal, lui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serois pas ennuyée: il y est venu la plus belle Princeesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir: elle nous a fait mille civilités; elle nous a donné des oranges & des citrons. Cendrillon ne se sentoît pas de joie: elle leur demanda le nom de cette Princeesse; mais elles lui répondirent qu'on ne la connoissoit pas, que le fils du Roi en étoit fort en peine, & qu'il donneroit toutes choses au monde, pour savoir qui elle étoit. Cendrillon sourit, & leur dit: Elle étoit donc bien belle? Mon Dieu, que vous êtes heureuses! Ne pouvois-je point la voir? Hélas! mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours. Vraiment, dit mademoiselle Javotte, je suis de cet avis! prêtez votre habit à un vilain Cucendron comme cela! il faudroit que je fusse bien folle. Cendrillon s'attendoit bien à ce refus, & elle en fut bien aise; car elle auroit été grandement

embarassée si sa sœur eût bien voulu lui prêter son habit. Le lendemain les deux sœurs furent au bal, & Cendrillon aussi; mais encore plus parée que la première fois. Le fils du Roi fut toujours auprès d'elle, & ne cessa de lui conter des douceurs. La jeune demoiselle ne s'ennuyoit point, & oublia ce que sa Marraine lui avoit recommandé; de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyoit pas qu'il fût encore onze heures; elle se leva & s'enfut aussi légèrement qu'auroit fait une biche. Le Prince la suivit; mais il ne put l'attraper: elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que le Prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle bien essouffée, sans carrosse, sans laquais, & avec ses méchans habits, rien ne lui étant resté de toute sa magnificence, qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avoit laissé tomber. On demanda aux gardes de la porte du palais, s'ils n'avoient point vu sortir une Princesse; ils dirent qu'ils n'avoient vu sortir personne, qu'une jeune fille fort mal vêtue, & qui avoit plus l'air d'une paysanne que d'une demoiselle. Quand les deux sœurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étoient encore bien di-

verties, & si la belle dame y avoit été: elles lui dirent que oui, mais qu'elle s'étoit enfuie lorsque minuit avoit sonné, & si promptement: qu'elle avoit laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde; que le fils du Roi l'avoit ramassée, & qu'il n'avoit fait que la regarder tout le reste du bal, & qu'assurément il étoit fort amoureux de la belle personne à qui appartenoit la petite pantoufle. Elles dirent vrai; car peu de jours après, le fils du Roi fit publier à son de trompe qu'il épouseroit celle dont le pied seroit bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses & à toute la cour; mais inutilement. On la porta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle; mais elles n'en purent venir à bout. Cendrillon, qui les regardoit, & qui reconnut sa pantoufle, dit en riant: Que je voie si elle ne me seroit pas bonne. Ses sœurs se mirent à rire & à se moquer d'elle. Le Gentilhomme qui faisoit l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, & la trouvant fort belle, dit que cela étoit très-juste, & qu'il avoit ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon, & approchant la pan-

touffe de son petit pied, il vit qu'elle y entroït sans peine, & qu'elle y étoit juste comme de la cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle, qu'elle mit à son pied. Ladessus arriva la Marraine, qui, ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors les deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avoient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds pour lui demander pardon de tous les mauvais traitemens qu'elles lui avoient fait souffrir. Cendrillon les releva & leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnoit de bon cœur, & qu'elles les prioit de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune Prince parée comme elle étoit: il la trouva encore plus belle que jamais; & peu de jours après il l'épousa. Cendrillon, qui étoit aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au Palais, & les maria dès le jour même à deux grands seigneurs de la cour.

## M O R A L I T É

La beauté pour le sexe un rare trésor;  
De l'admirer jamais on ne se lasse.

Mais ce qu'on nomme bonne grace, <sup>53</sup>  
Est sans prix & vaut mieux encor.  
C'est ce qu'à Cendrillon fit avoïr: sa Marraine,  
En la dressant, en l'instruisant  
Tant & si bien qu'elle en fit une Reine;  
Car ainsi sur ce conte on va moralisant  
Belles, ce don vaut mieux que d'être bien coëffées.  
Pour engager un cœur, pour en venir à bout,  
La bonne grace est le vrai don des Fées;  
Sans elle on ne peut rien, avec elle on peu tout.

## A U T R E M O R A L I T É.

C'est sans doute un grand avantage  
D'avoir de l'esprit, du courage,  
De la naissance, du bon sens,  
Et d'autres semblables talens,  
Qu'on reçoit du ciel en partage:  
Mais vous aurez beau les avoir,  
Pour votre avancement ce seront choses vaines,  
Si vous n'avez pour les faire valoir,  
Ou des parrains ou des marraines.

6

## R I Q U E T A L A H O U P E ,

## C O N T E .

**I**L étoit une fois une Reine qui accoucha d'un fils si laid & si mal fait, qu'on douta long-temps s'il avoit forme humaine. Une

Fée, qui se trouva à sa naissance, assura qu'il ne laisseroit pas d'être aimable, parce qu'il auroit beaucoup d'esprit: elle ajouta même qu'il pourroit, en vertu du don qu'elle venoit de lui faire, donner autant d'esprit qu'il en auroit, à la personne qu'il aimeroit le mieux. Tout cela consola un peu la pauvre Reine, qui étoit bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain marmot. Il est vrai que cet enfant ne commença pas plutôt à parler, qu'il dit mille jolies choses, & qu'il avoit dans toutes ses actions, je ne fais quoi de si spirituel, qu'on en étoit charmé. J'oublois de dire qu'il vint au monde avec une petite houe de cheveux sur la tête; ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houpe: car Riquet étoit le nom de la famille.

Au bout de sept ou huit ans, la Reine d'un Royaume voisin accoucha de deux filles. La première qui vint au monde étoit belle comme le jour: la Reine en fut si aise, qu'on appréhenda que la trop grande joie qu'elle en avoit ne lui fit mal. La même Fée qui avoit assisté à la naissance du petit Riquet à la Houpe étoit présente; & pour modérer la joie de la Reine, elle lui déclara que cette petite Princesse n'auroit point d'esprit, & qu'elle seroit aussi stupide qu'elle étoit belle. Cela mortifia beaucoup la Reine:

mais elle eut, quelques momens après un bien plus grand chagrin; car la seconde fille dont elle accoucha se trouva extrêmement laide. Ne vous affligez pas tant, Madame, lui dit la Fée: votre fille sera récompensée d'ailleurs; elle aura tant d'esprit qu'on ne s'apercevra presque pas qu'il lui manque la beauté. Dieu le veuille, répondit la Reine! mais n'y auroit-il pas moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'aînée qui est si belle? Je ne puis rien pour elle, Madame, du côté de l'esprit, lui dit la Fée, mais je puis tout du côté de la beauté; & comme il n'y a rien que je ne veuille pour votre satisfaction, je vais lui donner pour don, de pouvoir rendre beau ou belle la personne qui lui plaira. A mesure que ces deux Princesses devinrent grandes, leurs perfections crûrent aussi avec elles; & on ne parloit par-tout que de la beauté de l'aînée & de l'esprit de la cadette. Il est vrai que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissoit à vue d'œil, & l'aînée devenoit plus stupide de jour en jour; ou elle ne répondoit rien à ce qu'on lui demandoit, ou elle disoit une sottise. Elle étoit avec cela si mal-adroite, qu'elle n'eût pu ranger quatre porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ni

boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits. Quoique la beauté soit un grand avantage dans une jeune personne, cependant la cadette l'emportoit presque toujours sur son aînée dans toutes les compagnies. D'abord on alloit du côté de la plus belle, pour la voir & pour l'admirer : mais bientôt après on alloit à celle qui avoit le plus d'esprit, pour lui entendre dire mille choses agréables : & on étoit étonné qu'en moins d'un quart-d'heure l'aînée n'avoit plus personne auprès d'elle, & que tout le monde s'étoit rangé autour de la cadette. L'aînée, quoique fort stupide, le remarqua bien, & elle eût donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La Reine, toute sage qu'elle étoit, ne put s'empêcher de lui reprocher plusieurs fois sa bêtise ; ce qui pensa faire mourir de douleur cette pauvre Princesse. Un jour qu'elle s'étoit retirée dans un bois pour y plaindre son malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort désagréable, mais vêtu très-magnifiquement. C'étoit le jeune Prince Riquet à la Houpe, qui, étant devenu amoureux d'elle sur ces portraits qui couroient par tout le monde, avoit quitté le royaume de son père pour avoir le plaisir de la voir & de

lui parler. Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l'aborde avec tout le respect & toute la politesse imaginable. Ayant remarqué, après lui avoir fait les compliments ordinaires, qu'elle étoit fort mélancolique, il lui dit : Je ne comprends point, Madame, comment une personne aussi belle que vous l'êtes, peut être aussi triste que vous le paroissez ; car, quoique je puisse me vanter d'avoir vu une infinité de belles personnes, j'ai puis dire que je n'en ai jamais vu dont la beauté approche de la votre. Cela vous plaît à dire, Monsieur, lui répondit la Princesse, & en demeura là. La beauté, reprit Riquet à la Houpe, est un si grand avantage, qu'il doit tenir lieu de tout le reste ; & quand on le possède, je ne vois pas qu'il y ait rien qui puisse vous affliger beaucoup. J'aimerois mieux, dit la Princesse, être aussi laide que vous, & avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai, & être bête autant que je le suis. Il n'y a rien, Madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit, que de croire n'en pas avoir ; & il est de la nature de ce bien-là, que plus on en a, plus on croit en manquer. Je ne fais pas cela, dit la Princesse : mais je fais bien que je suis fort bête, & c'est de là que vient le chagrin qui me

tue. Si ce n'est que cela, Madame, qui vous afflige, je puis aisément mettre fin à votre douleur. Et comment ferez-vous, dit la Princesse? J'ai le pouvoir, Madame, dit Riquet à la Houpe, de donner de l'esprit autant qu'on en sauroit avoir, à la personne que je dois aimer le plus; & comme vous êtes, Madame, cette personne, il ne tiendra qu'à vous, que vous n'avez autant d'esprit qu'on peut en avoir, pourvu que vous vouliez bien m'épouser. La Princesse demeura toute interdite, & ne répondit rien. Je vois, reprit Riquet à la Houpe, que cette proposition vous fait de la peine, & je ne m'en étonne pas; mais je vous donne un an tout entier pour vous y résoudre. La Princesse avoit si peu d'esprit, & en même temps une si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendroit jamais; de sorte qu'elle accepta la proposition qui lui étoit faite. Elle n'eut pas plutôt promis à Riquet à la Houpe, qu'elle l'épouserait dans un an à pareil jour, qu'elle se sentit tout autre qu'elle n'étoit auparavant: elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui lui plaisoit, & à le dire d'une manière fine, aisée & naturelle. Elle commença dès ce moment une conversation galante & soutenue avec Ri-

quet à la Houpe, où elle babilla d'une telle force, que Riquet à la Houpe cru lui avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en étoit réservé pour lui-même. Quand elle fut retournée au palais, toute la cour ne savoit que penser d'un changement si subit & si extraordinaire; car autant on lui avoit ouï dire d'impertinences auparavant, autant lui entendoit-on dire des choses bien sensées & infiniment spirituelles. Toute la cour eut une joie qui ne se peut imaginer; il n'y eut que sa cadette qui n'en fut pas bien aise, parce que, n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, elle ne paroïssoit plus auprès d'elle qu'une guenon fort désagréable. Le Roi se conduisoit par ses avis, & alloit même quelquefois tenir conseil dans son appartement. Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes Princes des royaumes voisins firent tout leurs efforts pour s'en faire aimer, & presque tous la demandèrent en mariage; mais elle n'en trouvoit point qui eût assez d'esprit, & elle les écoutoit tous sans s'engager à pas un d'eux. Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel & si bien fait, qu'elle ne put s'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour lui. Son père s'en étant aperçu, lui dit qu'il la faisoit la maîtresse sur le choix

d'un époux, & qu'elle n'avoit qu'à se déclarer. Comme plus on a d'esprit, & plus on a de peine à prendre une ferme résolution sur cette affaire, elle demanda, après avoir remercié son père, qu'il lui donnât un peu de temps pour y penser. Elle alla par hasard se promener dans le même bois, où elle avoit trouvé Riquet à la Houpe, pour rêver plus commodément à ce qu'elle avoit à faire. Dans le temps qu'elle se promenoit, rêvant profondément, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont & viennent, & qui agissent. Ayant prêté l'oreille plus attentivement, elle ouït que l'un disoit: Apporte-moi cette marmite; l'autre: Donne-moi cette chaudière; l'autre: Mets du bois dans ce feu. La terre s'ouvrit dans le même temps, & vit sous ses pieds comme une grande cuisine, pleine de cuisiniers, de marmitons & de toutes sortes d'officiers nécessaires pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente rôisseurs, qui allèrent se camper dans une allée du bois, autour d'une table fort longue, & qui, tous la lardoire à la main & la queue de renard sur l'oreille, se mirent à travailler en cadence au son d'un chançon harmonieuse. La Princesse étoitnée de ce spectacle,

leur demanda pour qui ils travailloient. C'est, Madame, lui répondit un des plus apparens de la bande, pour le prince Riquet à la Houpe, dont les noces se feront demain. La Princesse encore plus surprise qu'elle ne l'avoit été, & se ressouvenant tout-à-coup qu'il y avoit un an qu'à pareil jour elle avoit promis d'épouser le prince Riquet à la Houpe, elle pensa tomber de son haut. Ce qui faisoit qu'elle ne s'en venoit pas, c'est que, quand elle fit cette promesse, elle étoit une bête, & qu'en prenant le nouvel esprit que le Prince lui avoit donné, elle avoit oublié toutes ses sottises. Elle n'eut pas fait trente pas en continuant sa promenade, que Riquet à la Houpe se présenta à elle, brave, magnifique, & comme un Prince qui va se marier. Vous me voyez, dit-il, Madame, exact à tenir ma parole; & je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter la vôtre, & me rendre le plus heureux de tous les hommes. Je vous avouerai franchement, répondit la Princesse, que je n'ai pas encore pris ma résolution là-dessus, & que je ne crois pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la souhaitez. Vous m'étonnez, Madame, lui dit Riquet à la Houpe. Je le crois, dit la Princesse, & assurément si j'avois affaire

à un brutal, à un homme sans esprit, je me trouverois bien embarrassée. Une Princesse n'a que sa parole, me diroit-il, & il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis: mais comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit, je suis sûre qu'il entendra raison. Vous savez que quand je n'étois qu'une bête, je ne pouvois néanmoins me résoudre à vous épouser; comment voulez-vous qu'ayant l'esprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'étois, je prenne aujourd'hui une résolution que je n'ai pu prendre dans ce temps-là? Si vous pensiez tout de bon à m'épouser, vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtise, & de me faire voir plus clair que je ne voyois. Si un homme sans esprit, répondit Riquet à la Houpe, seroit bien reçu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher votre manque de parole, pourquoi voulez-vous, Madame, que je n'en use pas de même dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie? Est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit, soient d'une pire condition que celles qui n'en ont pas? Le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant, & qui avez tant souhaité d'en avoir?

Mais venons au fait, s'il vous plaît. A la réserve de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moi qui vous déplaît? Etes-vous mal contente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur, & de mes manières? Nullement, répondit la Princesse; j'aime en vous tout ce que vous venez de dire. Si cela est ainsi, reprit Riquet à la Houpe, je vais être heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes. Comment cela se peut-il faire, lui dit la Princesse? Cela se fera, répondit Riquet à la Houpe, si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit; & afin, Madame, que vous n'en doutiez pas, sachez que la même Fée qui, au jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qu'il me plairoit, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, & à qui vous voudrez bien faire cette faveur. Si la chose est ainsi, dit la Princesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le Prince du monde le plus aimable, & je vous en fais le don autant qu'il est en moi. La Princesse, n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que Riquet à la Houpe parut à ses yeux l'homme du monde le plus beau, le mieux fait, & le plus aimable qu'elle eût jamais vu. Quel-

ques-uns assurent que ce ne furent point les Charms de la Fée qui opérèrent, mais que l'amour seul fit cette métamorphose. Ils disent que la Princesse ayant fait réflexion sur la persévérance de son amant, sur sa discrétion, sur toutes les bonnes qualités de son ame & de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps ni la laideur de son visage; que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos; & qu'au lieu que jusqu'alors elle l'avoit vu boiter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air penché qui la charmoit. Ils disent encore que ses yeux qui étoient louches ne lui en parurent que plus brillans; que leur dérèglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excès d'amour; & qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de martial & d'héroïque. Quoiqu'il en soit, la Princesse lui promit sur le champ de l'épouser, pourvu qu'il en obtînt le consentement du Roi, son père. Le Roi ayant su que sa fille avoit beaucoup d'estime pour Riquet à la Houpe, qu'il connoissoit d'ailleurs pour un Prince très-spirituel & très-sage, le reçut avec plaisir pour son gendre. Dès le lendemain, les noces furent faites, ainsi que Riquet à la Houpe l'avoit prévu, & selon les ordres qu'il en avoit donnés long-temps auparavant.

## MORALITÉ.

Ce que l'on voit dans cet écrit,  
Est moins un conte en l'air que la vérité même.  
Tout est beau dans ce qu'on aime,  
Tout ce qu'on aime a de l'esprit.

## AUTRE MORALITÉ.

Dans un objet où la nature  
Aura mis de beaux traits & la vive peinture  
D'un teint où jamais l'art ne sauroit arriver,  
Tous ces dons pourront moins pour rendre un  
cœur sensible,  
Qu'un seul agréement invisible  
Que l'amour y fera trouver.

---



---

LE PETIT  
CHAPERON ROUGE,

## CONTE.

IL étoit une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir: sa mère en étoit folle, & sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui séyoit si bien, que par-tout on l'appelloit le petit Chaperon rouge.

Un jour sa mère ayant fait des galettes, lui dit : Va voir comment se porte ta mère-grand ; car on m'a dit qu'elle étoit malade : porte-lui une galette & ce petit pot de beurre. Le petit Chaperon rouge partit aussi-tôt pour aller chez sa mère-grand, qui demouroit dans un autre Village. En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger ; mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étoient dans la forêt. Il lui demanda où elle alloit ? La pauvre enfant qui ne savoit pas qu'il étoit dangereux de s'arrêter à écouter un Loup, lui dit : Je vais voir ma mère-grand, & lui porter une galette & un petit pot de beurre que ma mère lui envoie. Demeure-t-elle bien loin, lui dit le Loup ? Oh ! Oui, lui dit le petit Chaperon rouge : c'est par-de-là le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village. Eh bien ! dit le Loup, je veux l'aller voir aussi, je m'y en vais par ce chemin-ci, & toi par ce chemin-la, & nous venons à 71 plutôt y fera. Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui étoit le plus court ; & la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir de noisettes, & courir après des

papillons, & à faire des bouquets de petites fleurs qu'elle rencontroit. Le Loup ne fut pas long-temps à arriver à la maison de la mère-grand ; il heurte, toc, toc, Qui est-là ? C'est votre fille le petit Chaperon rouge, dit le Loup en contre-faisant sa voix, qui vous apporte une galette & un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. La bonne mère-grand qui étoit dans son lit, à cause qu'elle se trouvoit un peu mal, lui cria : Tire la chevillette, la bobinette cherra. Le Loup tira la chevillette, & la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, & la dévora en moins de rien ; car il y avoit plus de trois jours qu'il n'avoit mangé. Ensuite il ferma la porte, & s'alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le petit Chaperon rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte. Toc, toc, qui est-là ? Le petit Chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord ; mais croyant que sa mère-grand étoit enrhumée, répondit : C'est votre fille le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette & un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. Le Loup lui cria, en adoucissant un peu sa voix : Tire la chevillette, la bobinette cherra. Le petit Chaperon rouge

tira la chevillette, & la porte s'ouvrit. Le Loup la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture : Mets la galette & le petit pot de beurre sur la huche, & viens te coucher avec moi. Le petit Chaperon rouge se déshabille, & va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand étoit faite en son déshabillé. Elle lui dit : Ma mère-grand que vous avez de grands bras ! C'est pour mieux t'embrasser, ma fille. Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes ! C'est pour mieux courir, mon enfant. Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles ! C'est pour mieux écouter, mon enfant. Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux ! C'est pour mieux voir, mon enfant. Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents ! C'est pour te manger. En disant ces mots, ce méchant Loup se jeta sur le petit Chaperon rouge, & la mangea.

## LE PETIT POU CET,

### C O N T E.

**L**E étoit une fois un Bûcheron & une Bûcheronne qui avoient sept enfans, tous garçons; l'aîné n'avoit que dix ans, & le

plus jeune n'en avoit que sept. On s'étonnera que le Bûcheron ai eu tant d'enfans en si peu de temps; mais c'est que sa femme alloit vite en besogne, & n'en faisoit pas moins de deux à la fois. I's étoient fort pauvres, & leurs sept enfans les incommodoient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvoit encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinoit encore, c'est que le plus jeune étoit fort délicat, & ne disoit mot, prenant pour bêtise ce qui étoit une marque de la bonté de son esprit. Il étoit fort petit, & quand il vint au monde il n'étoit guère plus gros que le pouce; ce qui fit qu'on l'appela le petit Poucet. Ce pauvre enfant étoit le souffre-douleur de la maison, & on lui donnoit toujours le tort. Cependant il étoit le plus fin & le plus avisé de tous ses frères; & s'il parloit peu, il écoutoit beaucoup. Il vint une année très-fâcheuse, & la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfans. Un soir que ces enfans étoient couchés, & que le Bûcheron étoit auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur : Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfans : je ne saurois les voir mourir de faim devant mes yeux, & je suis résolu de les mener perdre demain au

bois, ce qui fera bien aisé; car tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient. Ah! s'écria la Bûcheronne, pourrois-tu bien toi-même mener perdre tes enfans? Son mari avoit beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvoit y consentir: elle étoit pauvre, mais elle étoit leur mère. Cependant, ayant considéré qu'elle doulour ce lui seroit de les voir mourir de faim, elle y consentit, & alla se coucher en pleurant. Le petit Poucet, ouït tout ce qu'ils dirent, car, ayant entendu dedans son lit qu'ils parloient d'affaires, il s'étoit levé doucement, & s'étoit glissé sous l'escabelle de son père, pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher, & ne dormit point du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avoit à faire. Il se leva de bon matin, & alla au bord du ruisseau où il remplit ses poches de petits cailloux blancs, & ensuite revint à la maison. On partit, & le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savoit à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se voyoit pas l'un l'autre. Le Bûcheron se mit à couper du bois, & ses enfans à ramasser des brouilles, pour faire des fagots, Le père & la mère les voyant occupés à travailler,

s'éloignèrent d'eux insensiblement, & puis s'enfuirent tout-à-coup par un petit sentier détourné. Lorsque ces enfans se virent seuls, ils se mirent à crier & à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laissoit crier, sachant bien par où il reviendroit à la maison; car en marchant il avoit laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avoit dans ses poches. Il leur dit donc: Ne craignez point, mes frères, mon père & ma mère nous ont laissé ici, mais je vous ramenerai bien au logis; suivez-moi seulement. Ils le suivirent, & il les mena jusqu'à leur maison, par le même chemin qu'ils étoient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter ce que disoient leur père & leur mère.

Dans le moment que le Bûcheron & la Bûcheronne arrivèrent chez, eux le Seigneur du village leur envoya dix écus qu'il leur devoit depuis long-temps, & dont ils n'espéroient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouroient de faim. Le Bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avoit long-temps qu'ils n'avoient mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en falloit pour le souper de deux personnes.

Lorsqu'ils furent rassasiés, la Bûcheronne dit: Hélas! où sont maintenant nos pauvres enfans! ils feroient bonne chère de ce qui nous reste-là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre; j'avois bien dit que nous nous en repentirions: que font-ils maintenant dans cette forêt? Hélas! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés: tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfans. Le Bûcheron s'impacienta à la fin; car elle redit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiroient, & qu'elle l'avoit bien dit. Il la menaça de la battre, si elle ne se taisoit. Ce n'est pas que le Bûcheron ne fût peut-être plus fâché que sa femme; mais c'est qu'elle lui rompoit la tête, & qu'il étoit de l'humeur de beaucoup d'autres gens qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours bien dit. La Bûcheronne étoit toute en pleus: Hélas! où sont maintenant mes enfans mes pauvres enfans? Elle le dit une fois si haut, que les enfans qui étoient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble: Nous voilà! nous voilà. Elle courut vite leur ouvrir la porte, & leur dit en les embrassant: Que je suis aise de revoir mes chers enfans! Vous êtes bien

las,

las, & vous avez bien faim: & toi Pierrot, comme te voilà crotté! viens que je te débarbouille. Ce Pierrot étoit son fils aîné qu'elle aimoit plus que tous les autres, parce qu'il étoit un peu rouffeu, & qu'elle étoit un peu rousse. Ils se mirent à table, & mangèrent d'un appétit qui faisoit plaisir au père & à la mère, à qui ils racontèrent la peur qu'ils avoient eue dans la forêt, en parlant presque toujours tous ensemble. Ces bonnes gens étoient ravis de revoir leurs enfans avec eux, & cette joie dura tant que les dix écus durèrent: lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin, & résolurent de les perdre encore; & pour ne pas manquer le coup, de les mener bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avoit déjà fait: mais quoiqu'il se fût levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne savoit que faire, lorsque la Bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourroit se servir de son pain au lieu de cail-

G

loux, en jettant par miettes le long des chemins par où ils passeroient : il le serra donc dans sa poche. Le père & la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais & le plus obscure ; & dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faut-fuyant & les laissèrent là. Le petit poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyoit retrouver aisément son chemin, par le moyen de son pain qu'il avoit semé partout où avoit passé : mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette, les oiseaux étoient venus, qui avoient tout mangé. Les voilà donc bien affligés ; car plus ils marchaient, plus ils s'égaroient & s'enfonçoient dans la forêt. La nuit vint, & il s'éleva un grand vent qui leur faisoit des peurs épouvantables. Ils croyoient n'entendre de tous côtés que des hurlemens de loups qui venoient à eux pour les manger. Ils n'osoient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os ; ils glissoient à chaque pas, tomboient dans la boue, d'où ils se relevoient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre pour voir s'il ne découvroit rien : ayant tourné la tête de tous côtés, il vit une

petite lueur comme d'une chandelle, mais qui étoit bien loin par-delà la forêt. Il descendit de l'arbre ; lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien : cela le désola. Cependant ayant marché quelque temps avec ses frères du côté qu'il avoit vu la lumière, il la revit eu sortant du bois. Ils arrivèrent enfin à la maison où étoit cette chandelle, non sans bien de frayeurs ; car souvent ils la perdoient de vue, ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils descendoient dans quelques fond. Ils heurtèrent à la porte, & une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils vouloient Le petit Poucet lui dit, qu'ils étoient de pauvres enfans qui s'étoient perdus dans la forêt, & qui demandoient à coucher par charité. Cette femme les voyant tous si jolis, se mit à pleurer, & leur dit : Hélas ! mes pauvres enfans, où êtes vous venus ? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un Ogre, qui mange les petits enfans ? Hélas ! Madame, lui répondit le petit Poucet, qui trembloit de toute sa force, aussi-bien que ses frères, que ferons-nous ? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous ; & cela étant, nous aimons mieux que ce soit Mon-

sieur qui nous mange; peut-être qu'il aura pitié de nous si vous voulez bien l'en prier. La femme de l'Ogre qui crut qu'elle pourroit les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer, & les mena se chauffer auprès d'un bon feu; car il y avoit un mouton tout entier à la broche pour le souper de l'Ogre. Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte: c'étoit l'Ogre qui revenoit. Aussitôt la femme les fit cacher sous le lit, & alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper étoit prêt, & si on avoit tiré du vin; & aussitôt il se mit à table. Le mouton étoit encore tout sanglant; mais il ne lui en sembla que meilleur. Il flâroit à droite & à gauche, disant qu'il sentoit la chair fraîche. Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller que vous senti. Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant sa femme de travers, & il y a ici quelque chose que je n'entends pas: en disant ces mots, il se leva de table & alla droit au lit. Ah! dit-il voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme! Je ne fais à quoi il tient que je ne te mange aussi: bien t'en prend d'être une vieille

bête. Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois Ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours-ci. Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfans se mirent à genoux en lui demandant pardon: mais ils avoient affaire au plus cruel de tous les Ogres, qui, bien loin d'en avoir pitié, les dévoroit déjà des yeux, & disoit à sa femme que ce seroient là de friands morceaux lorsqu'elle leur auroit fait une bonne sauce. Il alla prendre un grand couteau; & en approchant de ces pauvres enfans, il aiguisoit sur une longue pierre qu'il tenoit à sa main gauche. Il en avoit déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit: Qu'allez-vous faire à l'heure qu'il est? N'aurez-vous pas assez de temps demain? Tais-toi, reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiés. Mais vous avez encore tant de viande, reprit la femme: voilà un veau, deux moutons, & la moitié d'un cochon. Tu as raison, dit l'Ogre: donne leur bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, & va les mener coucher. La bonne femme fut ravie de joie, & leur porta bien à souper; mais ils ne purent manger, tant ils étoient saisis de peur. Pour l'Ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une

douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire; ce qui lui donna un peu dans la tête, & l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avoit sept filles qui n'étoient encore que des enfans. Ces petites ogresses avoient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeoient de la chair fraîche, comme leur père; mais elles avoient de petits yeux gris & tout ronds, le nez crochu, & une fort grande bouche, avec de longues dents fort aiguës & fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étoient pas encore fort méchantes; mais elles promettoient beaucoup, car elles mordoient déjà les petits enfans pour en sucer le sang. On les avoit fait coucher de bonne heure, & elles étoient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avoit dans la même chambre un autre lit de la même grandeur: ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons, après quoi elle s'alla coucher auprès de son mari. Le petit Poucet, qui avoit remarqué que les filles de l'Ogre avoient des couronnes d'or sur la tête, & qui craignoit qu'il ne prit à l'Ogre quelques remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, & prenant les bonnets de ses frères

& le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre, après leur avoit ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères & sur la sienne, afin que l'Ogre les prit pour ses filles, & ses filles pour les garçons qu'il vouloit égorgé. La chose réussit comme il l'avoit pensé; car l'Ogre s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvoit exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, & prenant son grand couteau: Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles; n'en faisons pas à deux fois. Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, & s'approcha du lit où étoient les petits garçons; qui dormoient tous, excepté le petit Poucet qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre, qui sentit les couronnes d'or: vraiment, dit-il, j'allois faire là un bel ouvrage; je vois bien que je bus trop hier au soir. Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons: Ah! les voilà, dit-il, nos gaillards; travaillons hardiment. En disant ces mots, il coupa sans balancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme. aussi-tôt que le petit Poucet

entend ronsler l'Ogre, il réveilla ses frères, & leur dit de s'habiller promptement & de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin, & sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant, & sans savoir où ils alloient. L'Ogre s'étant éveillé, dit à sa femme: Vat-en là haut habiller ces petits drôles d'hier au soir. L'Ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendoit qu'elle les habillât, & croyant qu'il lui ordonnoit de les aller vêtir. Elle monta en haut, où elle fut bien surprise, lorsqu'elle aperçut les sept filles égorgées & nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanouir; ( car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres ). L'Ogre craignant que sa femme ne fût trop long-temps à faire la besogne dont il l'avoit chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme, lorsqu'il vit cet affreux spectacle. Ah! qu'ai-je fait là, s'écria-t-il? Ils me le paieront, les malheureux, & tout-à-l'heure. Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme; & l'ayant fait revenir: Donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que

que j'aïlle les attraper. Il se mit en campagne; & après avoir couru de tous côtés, enfin il entra dans le chemin où marchoient ces pauvres enfans, qui n'étoient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'Ogre qui alloit de montagne en montagne, qui traversoit des rivières aussi aisément qu'il auroit fait le moindre ruisseau. Le petit Poucet, qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étoient, y fit cacher ses six frères, & s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendrait. L'Ogre qui se trouvoit fort las du long chemin qu'il avoit fait inutilement, ( car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme ), voulut se reposer; & par hazard; il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étoient cachés. Comme il n'en pouvoit plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, & vint à ronsler si effroyablement, que les pauvres enfans n'en eurent pas moins de peur que quand il tenoit son grand couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins peur, & dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormoit bien fort & qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, & gagnèrent vite la maison. Le petit

Poucet s'étant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, & les mit aussi-tôt. Les botres étoient trop grandes & fort larges : mais comme elles étoient Fées, elles avoient le don de s'agrandir & de s'appetisser selon la jambe qui les chauffoit; de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds & à ses jambes, que si elles avoient été faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'Ogre, où il trouva sa femme qui pleuroit auprès de ses filles égorgées. Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger; car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or & son argent. Dans le moment qu'ils lui tencient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu, & m'a prié de venir vous avertir de l'état où il est, de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chofe presse beaucoup, il a voulu que je pisse ses bottes de sept lieues que voilà pour faire diligence, & aussi afin que vous ne croyez pas que je sois un affronteur. La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussi-tôt tout ce qu'elle avoit; car cet Ogre ne laissoit pas d'être fort bon mari, quoiqu'il

mangeât les petits enfans. Le petit Poucet étant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, & qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre; à la vérité il n'avoit pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues, parce qu'il ne s'en servoit que pour courir après les petits enfans. Ces gens-là assurent le favoir de bonne part, & même pour avoir bu & mangé dans la maison du Bûcheron. Ils assurent que lorsque le petit Poucet eût chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la Cour, où il favoit qu'on étoit fort en peine d'une armée qui étoit à deux cents lieues de là, & du succès d'une bataille qu'on avoit donnée. Il alla, dirent-ils, trouver le Roi, & lui dit que, s'il le souhaitoit, il lui apporteroit des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le Roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venoit à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même; & cette première course l'ayant fait connoître, il gaignoit tout ce qu'il vouloit: car le Roi le payoit parfaitement pour porter ses or-

dres à l'armée, & une infinité de dames lui donnoient tout ce qu'il vouloit pour avoir des nouvelles de leurs amans, & ce fut là son plus grand gain. Il se trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de lettres pour leurs maris; mais elles le payoient si mal, & cela alloit à si peu de chose, qu'il ne daignoit pas mettre en ligne de compte ce qu'il gagnoit de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courier, & y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute famille à son aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père & pour ses frères: & par-là il les établit tous, & fit parfaitement bien sa cour en même temps.

### M O R A L I T É.

On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfans,  
 Quand ils sont tous beaux, bien faits & bien grands  
 Et d'un extérieur qui brille;  
 Mais si l'un d'eux est foible, on ne dit mot;  
 On le méprise, on le raille, on le pille:  
 Quelquefois cependant c'est ce petit marmot  
 Qui fera le bonheur de toute la famille.

F I N.